

## LES SAINTS DE L'ANCIEN TESTAMENT

PARMI les différences qui distinguent la piété orientale de celle de l'Occident, l'attitude envers les saints de l'Ancien Testament est caractéristique<sup>1</sup>. Ce n'est pas une question de principe. Il paraît tout naturel à l'Occidental de voir les prophètes associés à la louange de Dieu avec les apôtres et les martyrs dans le *Te Deum*, et il n'éprouve aucune difficulté à invoquer les patriarches et les prophètes dans les litanies des saints : *Omnes sancti patriarchae et prophetae orate pro nobis*. Mais jamais l'idée ne lui viendra de parler de saint David ou de saint Abraham, alors que prononcer les noms d'Ambroise ou d'Augustin sans les faire précéder du titre de saint lui paraîtrait une irrévérence. Quant à celui qui voudrait fonder de ses deniers une église en l'honneur d'Élie ou de Moïse, il se heurterait à l'opposition du clergé et des fidèles, et il risquerait de se faire mettre sous conseil judiciaire par ses héritiers, comme donnant des signes non équivoques de déséquilibre mental. Pourtant la même idée paraîtra toute naturelle à un Oriental habitué à voir fêter les grands hommes de l'Ancien Testament comme des saints authentiques. D'où provient cette différence d'attitude ?

Il faut noter tout d'abord une évolution de la notion de sainteté. L'idée primitive est celle de consécration. Dans ce sens, tous les chrétiens qui ont été incorporés au Christ par

1. Je me permets de renvoyer à quelques articles que j'ai publiés sur le sujet : *Le culte des saints de l'Ancien Testament dans l'Église chrétienne*, dans *Cahiers Sioniens*, 4 (1950), pp. 38-47; *Une fête du prophète Élie au VI<sup>e</sup> siècle en Gaule*, *ibid.*, pp. 170-177; *Abraham dans la liturgie*, dans *Cahiers Sioniens*, 5 (1951), pp. 180-187; *Le culte d'Élie dans l'Église chrétienne*, dans *Études Carmélitaines*, 35 (1956), pp. 208-218.

le baptême sont saints, et c'est ainsi que saint Paul peut adresser ses lettres, par exemple, aux « saints qui sont à Corinthe », malgré les imperfections que le texte de ces mêmes lettres laisse deviner chez ses correspondants. Cependant cette sainteté initiale ne se développe pas de la même manière chez tous les chrétiens, et on a fini par réserver le nom de saint à ceux qui représentaient l'idéal de la vie chrétienne. Deux types principaux ont apparu successivement : le confesseur et l'ascète. Une vénération toute particulière s'est attachée à ceux qui avaient rendu témoignage pour la foi, non seulement aux martyrs qui avaient donné leur vie et dont on célébrait l'anniversaire, mais aussi aux confesseurs dans le sens ancien du mot, auxquels on reconnaissait certains droits déjà de leur vivant. Le titre de confesseurs fut élargi ensuite et attribué aux évêques qui avaient défendu l'orthodoxie contre les Ariens au 4<sup>e</sup> siècle, puis aux ascètes dont la vie apparaissait comme un martyre continu. Passé l'ère des persécutions, c'est l'ascète qui devient le type pour ainsi dire normal du saint. C'est le héros de la foi, et des règles de plus en plus strictes sont données pour juger l'héroïcité de ses vertus. A ce stade, il est évident que ni David ni Abraham ne répondent plus à la définition, car ils ne sont pas des ascètes, et ils échoueraient dans un procès de canonisation.

Si le culte des saints de l'Ancien Testament a pris naissance dans l'Église ancienne et s'est développé en Orient, ce n'est évidemment pas à partir de la notion ascétique de la sainteté chrétienne. Ce qui fait la sainteté de ces hommes, c'est l'appel de Dieu, qui les a choisis pour remplir une mission dans l'histoire du salut, et c'est leur fidélité à remplir cette mission. La profonde vénération que ces hommes inspiraient aux premiers chrétiens, nous la trouvons clairement exprimées dans l'épître aux Hébreux, au chapitre 11 : Abel, Enoch, Abraham, Isaac, Jacob, Joseph, Moïse, David, Samuel et les prophètes y sont loués comme des héros de la foi. Nous savons par ailleurs que le récit de leurs hauts faits servait de trame à la catéchèse préparatoire au baptême aussi bien en Occident qu'en Orient.

Cependant cette vénération pour les saints de l'Ancien Testament ne résout pas le problème qui nous occupe. Elle

permet de comprendre qu'un culte ait pu naître; mais elle n'explique pas comment et pourquoi ce culte est né. Elle n'explique pas surtout la différence entre l'Orient et l'Occident. Car les grands hommes de l'Ancien Testament jouissaient du même crédit en Occident qu'en Orient. Il nous faut regarder les faits de plus près et voir l'origine et le développement du culte rendu aux saints de l'Ancien Testament. Nous pouvons distinguer trois périodes : l'origine de ce culte, sa diffusion, sa systématisation.

A l'origine, le culte rendu à des personnages de l'Ancien Testament est local. Il est né aux endroits mêmes où ces hommes ont vécu. Nous en avons de multiples témoignages, spécialement dans les *Itinera sacra*. Quand nous parlons des « lieux saints », nous pensons surtout à ceux où le Christ a vécu : Bethléem, Nazareth, Jérusalem. Les chrétiens des premiers siècles avaient tout autant de vénération pour les lieux sacrés de l'Ancien Testament. Ils avaient le sentiment de l'unité de la révélation, sentiment rendu plus aigu encore par la réaction contre le gnosticisme. C'est le même Dieu qui a parlé aux patriarches et aux prophètes et qui a envoyé son Fils unique. Bien plus, les théophanies de l'Ancien Testament ne sont autre chose que des manifestations du Verbe avant son incarnation. Quand Constantin apprend que le Sauveur s'est manifesté près du chêne de Mamré, là où se trouve le tombeau d'Abraham, et que l'endroit est devenu un lieu de culte païen, il ordonne qu'on y bâtit une église<sup>2</sup>. Mais il n'est pas besoin des interventions de l'autorité. La piété populaire suffit à faire surgir partout des sanctuaires qui sont visités par les pèlerins. Le plus ancien des *Itinera sacra*, l'*Iter Burdigalense*, ne cite pas moins de cinq endroits où est conservé le souvenir du prophète Élie<sup>3</sup>. Il ne nous dit rien des sanctuaires, car son œuvre n'est guère qu'une suite de noms géographiques. Mais des documents de très peu postérieurs nous donnent plus de précisions. Ainsi saint Jérôme nous montre Paula pénétrant dans la tour de la veuve à Sarepta, pour y prier<sup>4</sup>. Saint Grégoire de Nazianze a composé une inscription pour le martyrien

2. EUSÈBE, *Vita Constantini*, III, 51; P. G., 20, c. 1111.

3. *Itinera sacra*, éd. P. GEYER, pp. 18-24.

4. *Epist.* 108; P. L., 24, c. 882.

d'Élie, appelé *Chêreion*<sup>5</sup>. Deux siècles plus tard, le Pseudo-Antonin raconte qu'on fait beaucoup d'offrandes en cet endroit et qu'il y a de nombreux miracles<sup>6</sup>. Élie est sans doute un privilégié; mais il n'est pas seul à recevoir des honneurs. Saint Jérôme parle d'un sanctuaire bâti sur le tombeau de Michée à Morasthi<sup>7</sup>. Les renseignements les plus nombreux et les plus précis nous sont fournis par Égérie. Elle signale des sanctuaires, notamment, à l'endroit du buisson ardent, à l'emplacement de la maison d'Abraham à Haran, près du puits de Jacob, sur le tombeau de Job. A chacun de ces sanctuaires on s'arrête, on fait la lecture d'un passage de l'Écriture approprié au lieu, on prie et, si c'est possible, on y célèbre l'eucharistie. Ainsi, par exemple, au sanctuaire du mont Horeb<sup>8</sup>.

Ce culte cependant reste purement local, comme d'ailleurs le culte des martyrs à l'origine. Il ne pénètre que lentement dans le calendrier des grandes Églises. Nous arrivons ainsi à la période de diffusion. Comment ce culte a-t-il rayonné des petits sanctuaires palestiniens dans tout l'Orient? Il y a deux facteurs de diffusion : les translations de reliques, vraies ou fausses, et les fondations d'églises.

En 408, l'empereur Arcadius fit transporter de Jérusalem à Constantinople le corps du prophète Samuel. Le fait suscita une grande émotion, et saint Jérôme nous montre le peuple se pressant sur tout le parcours du cortège<sup>9</sup>. Le corps fut placé dans le *prophèteion*, édifice votif qui répondait au *martyrion* des martyrs. Moins d'un demi-siècle plus tard, l'empereur Marcien élevait une église en l'honneur du prophète Isaïe. D'après une tradition rapporté par le Pseudo-Codinus, ce fut aussi à la suite d'une translation de reliques<sup>10</sup>. C'est à l'empereur Léon III qu'on attribue la translation des reliques des Trois Enfants, compagnons de Daniel, amenées de Babylone à Constantinople<sup>11</sup>. A côté de ces translations, il y eut les simples fondations d'églises. Après sa campagne de Perse, l'empereur Zénon fit élever au Pé-

5. P. G., 37, c. 479-480.

6. *Itinera sacra*, p. 160.

7. Saint JÉRÔME, *Epist.* 106, 14; P. L., 22, c. 889.

8. *Peregr. Egeriae*, XLI, 13.

9. Saint JÉRÔME, *Adv. Vigil.*, 5; P. L., 23, c. 258.

10. Ps.-CODINUS, *De aedif.*; P. G., 157, c. 573.

11. *Vita Dan. Styl.*, 55; P. G., 116, c. 1037.

*trion* une église en l'honneur d'Élie qui aurait apparu à l'armée au cours de cette campagne<sup>12</sup>. Au 9<sup>e</sup> siècle, Basile le Macédonien restaura l'église du *Pétrion* et en fit bâtir une autre au quartier des Manganes<sup>13</sup>.

Ce qui se passe à Constantinople, l'épigraphie nous permet de le constater aussi ailleurs. Ainsi, par exemple, en 542 les habitants de Ezra, en Syrie, élèvent à leurs frais une église en l'honneur d'Élie<sup>14</sup>. Dans la province d'Arabie, on voit nombre de sanctuaires dédiés au même prophète<sup>15</sup>.

La présence d'un sanctuaire dédié à un saint de l'Ancien Testament dans une ville entraînait la célébration liturgique de sa fête et son introduction dans le calendrier. Mais ces fêtes restaient peu nombreuses, au moins jusqu'au 7<sup>e</sup> siècle. Il faut attendre jusqu'au 8<sup>e</sup> ou 9<sup>e</sup> siècle pour les voir se multiplier.

Nous arrivons ainsi à la période de systématisation. Les fêtes anciennes sont nées de faits concrets, comme les translations ou les fondations dues à la piété populaire. Les fêtes nouvelles sont nées probablement de la réflexion théologique. C'est ce qui apparaît, par exemple, pour la fête de Moïse. On fêtait Élie à Constantinople; mais il n'y avait pas de fête de Moïse. Il y a là sans doute quelque chose de choquant, car Moïse a une importance bien plus grande qu'Élie dans l'histoire de la révélation. La commémoration de Moïse apparaît tout d'abord comme un appendice de la fête d'Élie au 20 juillet<sup>16</sup>. Puis une notice apparaît au 4 septembre, mais à une place variable suivant les exemplaires, car c'est le jour anniversaire d'un vieux martyr antiochien, saint Babylas. Finalement Moïse l'emporte, et dans les évangéliaires des 12<sup>e</sup>-13<sup>e</sup> siècles, on lui assigne une lecture spéciale. La même préoccupation se fait jour pour les prophètes. Si on fête Isaïe, pourquoi ne pas fêter tous les prophètes? Ainsi on assigne un jour à chacun d'eux et on les case où l'on peut. Ainsi Nahum, Habacuc et Sophonie sont

12. PS.-CODINUS, *De aedif.*; P. G., 157, c. 572.

13. CONSTANTIN PORPH., *Theoph. contin.*; P. G., 109, c. 354.

14. J. LASSUS, *Sanctuaires chrétiens de Syrie*, Paris, 1947, pp. 139-140.

15. VOIR R. DEVREESSE, *Le christianisme dans la province d'Arabie*, dans *Revue biblique*, 51 (1942 = Vivre et penser, 2), pp. 110-146.

16. Cf. J. BLANC, *La fête de Moïse dans le rite byzantin*, dans *Cahiers Sioniens*, 8 (1954), pp. 464-466.

placés à la suite l'un de l'autre les 1, 2 et 3 décembre<sup>17</sup>. On n'a pourtant aucune trace d'un culte particulier rendu à ces prophètes par la dévotion populaire. On se trouve en présence d'un développement systématique. On peut comparer ce fait avec ce qui s'est produit un peu partout pour les apôtres.

Les anciens calendriers ne signalent que quelques fêtes d'apôtres : saints Pierre et Paul, saints Jacques et Jean, saint André. D'autres sont dues à des dédicaces d'église, comme saints Philippe et Jacques à Rome. Puis, à un moment donné, on a jugé qu'il était peu décent d'oublier les autres, et on a progressivement inscrit leurs noms au calendrier, sans oublier saint Matthias et saint Barnabé. Il en a été de même pour les saints de l'Ancien Testament, à Byzance et dans les autres Églises orientales. Car nous constatons la même croissance, par exemple, dans l'Église syrienne. Le calendrier contenu dans la *British Mus. or.* 17.134, qui représente l'usage antiochien au 7<sup>e</sup> siècle ne connaît encore, outre la vieille fête des Macchabées au 1<sup>er</sup> août, que celle des Trois Enfants (3 juin) et celle des saints Prophètes (16 août). Mais dans les ménologes plus récents on voit apparaître toute la série des saints de l'Ancien Testament. Il est probable que, malgré la séparation des Églises, l'influence de Byzance s'est exercée un peu partout et qu'elle a contribué à combler les lacunes des autres calendriers. Notons cependant une fête importante qui existe en Syrie et qui de là s'est propagée en Égypte, mais est inconnue des Byzantins; celle des patriarches Abraham, Isaac et Jacob au 21 août. Les Byzantins, par contre, ont la fête des Ancêtres du Christ au dimanche qui précède Noël, dont l'origine est à chercher dans la lecture de la généalogie du Christ d'après saint Matthieu, lecture qui se fait aussi chez les Syriens au dimanche qui précède la Nativité.

\*  
\*\*

Si d'Orient nous passons en Occident, le tableau est tout autre. A part la fête des Macchabées au 1<sup>er</sup> août, aucune fête

17. Cf. B. BOTTE, *Le culte des saints*, art. cit., p. 43. Cette liste est dressée d'après les ménologes d'évangélistes du 9<sup>e</sup> au 13<sup>e</sup> siècle.

de saints de l'Ancien Testament n'a pénétré dans le calendrier de l'Église latine. Quant aux églises dédiées aux saints de l'Ancien Testament, elles sont rares. On en trouve quelques-unes sous le patronage de saint Élie en Italie, dans la partie qui a subi l'influence byzantine. En quelques régions de prétendues reliques de saint Job ont tardivement fait leur apparition et il y a des paroisses érigées sous son patronage. Mais ce sont là de rares exceptions. Dans l'ensemble, on peut dire que les saints de l'Ancien Testament n'ont guère été populaires en Occident, et on le comprend aisément. Leur culte, en Orient, est né spontanément de la piété populaire dans les sanctuaires bâtis sur les lieux où ils avaient vécu. De proche en proche il a gagné les régions avoisinantes et il s'est fermement implanté dans le patriarcat d'Antioche et à Byzance. Rien de tel ne pouvait se passer en Occident. On était trop loin de la Palestine. Les pèlerins occidentaux étaient trop peu nombreux pour qu'ils aient pu avoir une influence sur la dévotion populaire. Le culte des saints de l'Ancien Testament n'aurait pu naître en Occident que de la réflexion théologique, et il n'aurait rien eu de populaire ni de vivant.

Il y a cependant une région qui fait exception, c'est l'Irlande. Les seules traces d'une dévotion particulière à des saints de l'Ancien Testament se rencontrent en Irlande ou en des lieux qui ont subi l'influence irlandaise. Un des plus anciens témoins du canon romain, le Missel de Stowe, de provenance irlandaise, insère au milieu du Memento des morts une longue litanie où figurent, avant les saints chrétiens, tous les patriarches depuis Abel, tous les prophètes et autres justes de l'Ancien Testament<sup>18</sup>. Le manuscrit *British Museum*, Harley 7.653, du 8<sup>e</sup>-9<sup>e</sup> siècle, en écriture irlandaise, contient également un certain nombre d'invocations du même genre.

La vie de saint Patrice nous fournit un trait caractéristique. Et il ne s'agit pas d'une fantaisie de biographe : c'est le saint lui-même qui le raconte dans sa *Confessio* : « La même nuit, Satan me tenta. Je m'en souviendrai tant que je serai dans ce corps. Il tomba sur moi comme un grand rocher qui enleva toutes les forces de mes membres. J'ignore

18. *The Stowe Missal*, éd. G. F. WARNER, Londres, 1915, t. II, p. 15.

comment il se fit qui j'invoquai Élie en esprit. Sur ces entrefaites, je vis le soleil se lever dans le ciel et, tandis que je criais de toutes mes forces : Élie, Élie, voici que l'éclat de ce soleil tomba sur moi et chassa toute angoisse<sup>19</sup>. » L'épisode se situe dans la jeunesse du saint, alors qu'il rentre en Angleterre après sa captivité. Il n'a pas encore séjourné en Gaule, et sa formation chrétienne est toute celtique. Il nous dit lui-même qu'il ne sait pas comment il se fit qu'il invoqua Élie. Il n'est pas probable cependant qu'il aurait songé à l'invoquer si son éducation ne l'avait pas accoutumé à le considérer comme un saint.

Il est frappant de constater que le seul vestige d'une fête d'Élie en Occident se trouve dans une région qui a subi l'influence irlandaise et où Patrice lui-même a vécu, à Auxerre. Je crois avoir démontré ailleurs qu'une des préfaces contenues dans le recueil appelé « Messes de Mone » ne peut se rapporter qu'à une fête du prophète Élie célébrée à la date byzantine du 20 juillet<sup>20</sup>. On peut affirmer qu'il y a eu au 6<sup>e</sup> siècle une fête du prophète à Auxerre ou dans une Église voisine. Mais c'était un produit d'importation; c'est la fête byzantine amenée en Gaule par les Irlandais. Elle n'a probablement jamais été très populaire, car elle n'a laissé aucune trace dans la tradition postérieure.

Il n'y a pourtant aucune opposition de principe chez les latins. Nous en avons la preuve dans les martyrologes. On voit les saints de l'Ancien Testament s'y introduire progressivement. Le Martyrologe hiéronymien ne mentionne encore que les Macchabées (1<sup>er</sup> août) et la déposition de Job (6 mai)<sup>21</sup>. Un seul manuscrit, mais il est ancien, y ajoute la fête des Trois Enfants (16 décembre), qui est évidemment empruntée à Byzance. Le martyrologe de Bède nomme Isaïe, Jérémie, Zacharie, Daniel. La recension M du martyrologe de Florus ajoute à l'ancien martyrologe lyonnais : Josué, Moïse, Abraham, Loth, Zacharie (père de Jean-Baptiste), Daniel, les Trois Enfants, David<sup>22</sup>. Le premier est placé au 1<sup>er</sup> septembre, le dernier au 29 décembre. Il est évident que

19. Cf. *Acta sanctorum*, mars, II, p. 531.

20. Cf. B. BOTTE, *Une fête d'Élie*, art. cit.

21. Voir l'édition du Martyrologe hiéronymien dans *Acta sanctorum*, nov., II.

22. Cf. H. QUENTIN, *Les martyrologes historiques*, Paris, 1908, p. 349.



Florus a puisé dans un synaxaire byzantin qui contenait la première partie de l'année liturgique, puisque cette année commence précisément en septembre. Les martyrologes suivants ont complété la liste, et le martyrologe romain donne une notice pour tous les saints de l'Ancien Testament qui figurent dans les calendriers orientaux. Mais ces notices sont purement littéraires et n'ont eu aucune influence pratique sur le culte. Le martyrologe était d'ailleurs un livre liturgique réservé aux clercs et aux moines. Ces notices avaient cependant leur utilité : elles affirmaient la légitimité du culte des saints de l'Ancien Testament et elles maintenaient un lien au moins théorique avec l'Orient.

J'ai rapporté les faits, aussi brièvement et aussi objectivement que possible. La question qui se pose maintenant pour un Latin est celle-ci : n'y a-t-il pas dans ces fêtes orientales une richesse dont nous pourrions tirer profit pour notre liturgie latine ? En d'autres termes, est-il souhaitable qu'on introduise dans notre calendrier certaines fêtes de saints de l'Ancien Testament ? Les avis peuvent différer. Je ne puis que donner le mien, sans l'imposer à personne.

Il faut établir tout d'abord qu'il n'y a aucune objection de principe. Certains théologiens ont discuté la légitimité de ce culte, et ils se sont demandé pourquoi les Macchabées sont les seuls saints à recevoir un culte dans toute l'Église. Les réponses sont assez embarrassées et tombent parfois dans l'enfantillage. Certains ont rejeté ce culte sous prétexte que les saints de l'Ancien Testament avaient séjourné aux limbes et n'avaient pas joui immédiatement de la vision béatifique. Placée sur ce terrain, la question est parfaitement insoluble. Le culte de ces saints est attesté dès la plus haute antiquité, et cela suffit à sa justification. Ils figurent au martyrologe officiel de l'Église romaine au même titre que les autres saints. Si on ne leur a pas accordé de fête, c'est parce que les circonstances historiques ne s'y sont pas prêtées, et non pour des raisons de principe. La liturgie particulière des Carmes comporte la fête des trois grands patriarches, empruntée à l'usage des Jérusalem, celle d'Élisée et enfin celle d'Élie, d'introduction plus tardive<sup>23</sup>. Le cardinal de

23. Cf. B. BOTTE, *Le culte d'Élie*, art. cit., pp. 216-217.

Bérulle avait obtenu, pour l'Oratoire, la fête et l'office d'Abraham au 12 octobre. Les faits montrent à l'évidence qu'il n'y a aucune objection de principe. La question qui se pose est celle de l'opportunité. Pour ma part, je ne crois pas que ce soit souhaitable, et je vais en donner les raisons.

La première, c'est que nous souffrons déjà d'une hypertrophie du sanctoral, et que nous ne voyons pas comment nous pourrions l'enrayer. Si les saints de l'Ancien Testament viennent s'ajouter à ceux du Nouveau, nous ne ferons qu'accroître l'encombrement. Le culte des saints a été primitivement local. Le jour où l'on a voulu inscrire au calendrier de toutes les Églises tous les saints connus, avec messe et office, on s'est engagé dans une voie sans issue, car l'année ne compte jamais plus de trois cent soixante-cinq jours. De plus, avec la multiplication des fêtes, c'est l'idée même de fête qui disparaît : c'est fête tous les jours. On a beau, de temps à autre, opérer une réforme et simplifier le calendrier. On ne tarde pas à créer de nouvelles fêtes, et on en revient toujours au même encombrement. Il me semble que, pour le moment, il y a mieux à faire qu'à ouvrir une nouvelle brèche dans le calendrier pour qu'une nouvelle catégorie de saints vienne l'envahir.

Mais ce n'est là, je le reconnais, qu'un argument de moindre valeur qui tient aux circonstances actuelles. Il y a une raison plus sérieuse de se montrer prudent : c'est qu'une introduction de fêtes des saints de l'Ancien Testament aurait un caractère artificiel. Ce culte est né en Orient d'une manière toute spontanée. D'une part, les grands hommes de l'Ancien Testament étaient bien connus durant les premiers siècles, par la catéchèse et la lecture de l'Écriture dans l'assemblée chrétienne. D'autre part, la vénération envers ces hommes a trouvé son expression première dans les lieux mêmes où ils avaient vécu. Il y avait là un terrain favorable à la croissance de ce culte, et la dévotion populaire l'a pieusement entretenu. Encore faut-il distinguer, parmi les fêtes orientales, celles qui sont anciennes et celles qui remontent à la période de systématisation. Parmi ces dernières, la plupart sont des créations artificielles, et plusieurs n'ont pas tardé à disparaître ou à être reléguées au rang de mémoire par l'apparition d'un nouveau saint. Il suffit de comparer le calendrier byzantin actuel avec les

anciens ménologes des évangélistes manuscrits des 12<sup>e</sup>-13<sup>e</sup> siècles.

Transplantées dans le rite latin, ces fêtes ne trouveraient ni le terrain ni le climat favorables. Tout d'abord, notre peuple ne connaît plus guère les saints de l'Ancien Testament, parce qu'il ne connaît plus la Bible. Les quelques mentions de leurs noms que l'on rencontre par-ci par-là ne leur disent rien, et les lectures de l'Ancien Testament sont trop peu nombreuses pour que le chrétien moyen ait une idée même élémentaire de l'œuvre des prophètes. L'enseignement religieux ne supplée guère à cette carence. L'importance de la révélation de l'Ancien Testament échappe à la plupart. Ils n'ont guère retenu que le contraste entre « la loi de crainte » et « la loi d'amour », et cette distinction un peu simpliste ne les dispose guère à comprendre ce qu'il y a de positif dans l'économie ancienne.

On pourrait dire qu'une fête des prophètes ou des patriarches serait peut-être un moyen de suppléer à cette carence. Je me permets d'en douter, et je me demande même si le remède ne serait pas pire que le mal. On s'est tellement habitué à fêter des saints qu'on ne connaît guère et pour lesquels on n'a aucune vénération particulière, qu'on ne ferait guère qu'ajouter des noms au calendrier sans que le peuple soit instruit de la véritable mission des prophètes. Il ne faut jamais faire les choses à rebours. Le culte des saints de l'Ancien Testament est né en Orient de la vénération qu'on avait pour eux. Ce serait une illusion de croire que nous éveillerions la dévotion du peuple en créant des fêtes.

Avant qu'un culte des saints de l'Ancien Testament puisse germer dans la piété occidentale, il faut qu'un travail de catéchèse se fasse, qui initie la majorité des fidèles à l'Ancien Testament et à l'histoire de la révélation. Le mouvement biblique actuel peut jouer là un rôle capital, et nous le souhaitons. Quand on aura remis en valeur l'Ancien Testament aux yeux du peuple chrétien, la vénération pour les prophètes et les patriarches naîtra spontanément et ne sera plus un produit d'importation ou une plante de serre. Cette vénération pourra-t-elle se traduire par des fêtes liturgiques ? C'est une autre question. Ne confondons pas l'essentiel et l'accessoire. Les fêtes de saints de l'Ancien Testament dans l'Église ancienne et en Orient ne sont qu'une des

manifestations de la vénération pour ces saints. Il y a d'autres manifestations. Je veux parler de leur présence dans la liturgie chrétienne. Combien ne trouvons-nous pas d'allusion, par exemple, à la figure d'Abraham dans nos textes liturgiques ? Ces allusions restent lettre morte parce qu'on ne les souligne pas dans la catéchèse. On peut en dire autant de certains prophètes. Je me demande combien de chrétiens, qui entendent ou qui chantent le *Sanctus* depuis des années, savent qu'il vient de la vision d'Isaïe. On pourrait certes souhaiter qu'il y ait un plus grand nombre de lectures de l'Ancien Testament dans nos lectionnaires. Mais en attendant, il faudrait que la prédication mette en valeur les textes que nous avons et achemine les chrétiens à une meilleure compréhension de l'Ancien Testament.

Je n'ai fait ici qu'exprimer un avis personnel. Il est clair que je ne songe à l'imposer à personne et que je souhaite au contraire que d'autres expriment le leur. Je dois ajouter encore que si j'estime des fêtes de saints de l'Ancien Testament inopportunes dans notre rite latin actuel, c'est sans aucun préjudice pour ce qui se fait dans les rites orientaux. Comme je l'ai dit, il n'y a aucune opposition de principe à ce point de vue entre l'Orient et l'Occident. Mais il faut admettre qu'il y a des différences légitimes dans les formes du culte et les manifestations de la piété. Il faut savoir comprendre et apprécier les différentes traditions, mais pas nécessairement imiter. Certaines formes de piété parfaitement légitimes en Occident, parce qu'elles ont répondu ou répondent encore à une exigence historique, seraient déplacées dans les rites orientaux. Il en est de même de certaines formes de la piété orientale pour les Occidentaux. Il faut se garder des constructions artificielles faites à coups de raisonnements. Il y a une différence entre la logique abstraite et la logique de la vie. Avant de transplanter d'un rite dans un autre une fête ou une institution, il faut voir si elle y trouvera un terrain et un climat favorables à son développement. Sinon, il est imprudent d'essayer. L'histoire de la liturgie est jalonnée de ces essais malheureux qui n'ont eu qu'un succès éphémère et qui sont devenus ensuite un poids mort dont on a eu grand mal à se débarrasser.

B. BOTTE.